

sait, dans la peur de l'espace. Lorsqu'un homme, du reste vigoureux, intelligent, instruit, sensé n'ose s'aventurer à traverser une grande place, lorsque l'idée de le faire lui donne une sueur d'angoisse, alors même qu'il se rende parfaitement compte de l'absurdité de cette peur, il y a dans ce phénomène les trois caractères que nous venons d'indiquer : l'absurde insuffisance de la cause, la sensation d'angoisse et la répétition obsédante.

Ce malheureux homme, sujet à cette crainte déraisonnable, et qu'il sait lui-même telle, pourra être un soldat remarquable par sa bravoure et en cela, précisément, devient manifeste la différence qui existe entre la phobie, la peur et la pusillanimité.

En quoi donc consiste essentiellement ce phénomène psychopathologique ? Dans quelle mesure peut-on analyser son mécanisme et pénétrer sa nature ?

Les uns ont dit : la phobie est le résultat d'un affaiblissement ou d'une débilité primitive de la volonté. M. Morrel fait remarquer, avec beaucoup de raison, que ce n'est pas exact. Un malade, atteint de phobie, pourra bien, par un effort de sa volonté, surmonter sa crainte morbide ; malgré la sensation pénible, l'angoisse même qu'il éprouve, il pourra, dans quelques cas, au prix d'un grand malaise, traverser l'espace découvert, dont l'aspect seul le déconcerte ; il fait ainsi acte de volonté, d'énergie même, sans pour cela supprimer sa phobie. La phobie ne consiste donc pas essentiellement dans l'affaiblissement de la volonté : en cela, nous sommes parfaitement d'accord avec M. Morrel.

Pour lui, dans la phobie, il y a augmentation morbide de l'excitabilité nerveuse et diminution de la faculté de contrôle et de coordination. Les phobiques perçoivent vivement les choses ; ils sont beaucoup plus que les autres impressionnés par le danger, ils ne peuvent plus exactement en évaluer la portée ; de là une véritable déséquilibration, une véritable incoordination psychique. Il nous semble bien qu'on ne définirait pas autrement la pusillanimité. Or nous avons montré tout à l'heure qu'il y avait une différence fondamentale entre la pusillanimité et la phobie.

Un homme atteint de phobie a toujours la conscience parfaitement nette que sa peur angoissante est tout à fait hors de proportion avec la cause qui lui donne naissance ; il est, à ce point de vue, dans la même situation que le malade atteint de la maladie des tics qui sait parfaitement que ses mouvements sont inutiles et illogiques, mais qui ne peut les arrêter. C'est une sorte de crise